

HOMÉLIE 26

«C'est par la foi qu'Isaac donna à Jacob et à Esaü une bénédiction qui regardait l'avenir. C'est par la foi que Jacob, au de la mort, bénit chacun des enfants de Joseph, et qu'il s'inclina profondément devant le sceptre de son fils. C'est par la foi que Joseph mourant parla de la sortie des enfants d'Israël de l'Egypte, et qu'il donna des ordres pour ses ossements.»

1. «Beaucoup de prophètes, est-il écrit, et beaucoup de justes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu; entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu.» (Mt 13,17) Les justes savaient donc tout ce qui devait arriver ? Ils le savaient. Le Fils de Dieu ne fut point révélé aux hommes dont l'intelligence était trop faible pour recevoir ce mystère, mais il le fut à bon droit à ceux que recommandait l'éclat de leur vertu. Paul dit aussi en cet endroit que les justes savaient ce qui devait arriver, c'est-à-dire la résurrection de Jésus Christ. Tel est le sens de ses paroles; ou encore par «cette foi qui regardait l'avenir,» s'il n'entend pas que les justes connaissaient les choses de la vie future, il entend du moins qu'ils savaient ce qui devait arriver sur la terre après eux. S'il en était autrement, pourquoi un homme exilé sur une terre étrangère donnerait-il de telles bénédictions ? ou comment un homme aurait-il joui de la bénédiction reçue, sans en recueillir les effets ? Remarquez-vous qu'il faut dire de Jacob ce qui a été dit d'Abraham : qu'il ne recueillit pas le fruit de la bénédiction reçue, mais que les bénédictions antérieures passèrent à ses descendants, tandis qu'il mérita pour lui-même les biens de l'autre vie ? Nous voyons, en effet, que son frère reçut bien plus que lui les biens de ce monde. Quant à lui, toute son existence s'écoula dans la servitude, les labeurs d'un mercenaire, les périls, les embûches, les déceptions, les craintes; interrogé par Pharaon, il put répondre : «Mes jours ont été peu nombreux, et ils ont été mauvais.» (Gen 47,9) Esaü, au contraire, vécut dans la sécurité et la puissance, et fut même redoutable à Jacob. Où donc les bénédictions s'accomplirent-elles, si ce n'est dans l'avenir ? Vous le voyez-, dès le commencement des temps, c'est au pouvoir des méchants que furent les biens temporels, tandis que la pauvreté était le partage de presque tous les justes. Abraham, il est vrai, qui était juste, jouit en abondance des biens de la terre, mais au milieu des afflictions et des tentations; il n'avait que les richesses, et tout le reste était pour lui plein de tribulations. Le juste ne peut pas ne pas être affligé, alors même qu'il est riche; il est nécessairement sujet aux afflictions, puisqu'il est prêt à être lésé dans ses biens, à se laisser calomnier et à souffrir les autres maux. Ainsi, jouirait-il des richesses, il n'en jouit qu'au milieu des épreuves. Pourquoi ? Parce qu'il vit dans l'affliction et la douleur. Puisque les justes étaient alors dans l'affliction, ils y sont bien plus maintenant. «C'est par la foi, dit-il, qu'Isaac donna à Jacob et à Esaü une bénédiction qui regardait l'avenir.» Esaü était l'aîné; mais il donne le premier rang à Jacob à cause de sa vertu. Apercevez-vous la grandeur de cette foi ? Comment pouvait-il promettre tant de biens à ses fils, si ce n'est parce qu'il avait foi en Dieu sans réserve ? «C'est par la foi que Jacob, au lit de la mort, bénit chacun des enfants de Joseph.» Il faut ici tenir compte de toutes les bénédictions, afin que la foi et la prophétie de Jacob soient bien manifestes. «Et il s'inclina profondément devant le sceptre de son fils.» En cela, il ajoute l'acte aux paroles, afin de rendre, en quelque sorte, visible sa foi dans les choses à venir.

C'est parce qu'un autre roi devait s'élever sur la terre d'Ephraïm, qu'il est dit : «Il s'inclina profondément devant le sceptre de son fils;» c'est-à-dire que Jacob, quoique vieux, s'inclinait devant Joseph, pour marquer que tout le peuple s'inclinerait devant lui. Il en fut ainsi quand ses frères se prosternèrent à ses pieds. La prophétie s'accomplit dans la suite par le schisme des dix tribus. Voyez-vous comment Jacob prédit ce qui doit arriver ? Voyez-vous combien sa foi était grande ? comment elle regardait l'avenir ? Dieu nous donne certains exemples de patience dans les afflictions, sans que la récompense soit reçue en cette vie, comme il arriva pour Abraham et pour Abel; ailleurs, ce sont des exemples de foi, comme dans Noé, montrant que Dieu est et qu'il récompense. Le mot «foi» a des acceptions diverses, et signifie tantôt une chose et tantôt une autre. En cet endroit, il signifie qu'il y a une rémunération, que tous n'y arrivent point par la même voie, et qu'il faut lutter avant d'obtenir la palme. Ce qui arriva eu Joseph fut un exemple de foi seule. Joseph entendit la même promesse qui avait été faite à Abraham : «Je donnerai cette terre à toi et à tes descendants.» Quoiqu'il fût dans une terre étrangère, et qu'il vit que la prédiction ne s'était pas encore accomplie, il ne se découragea point; mais, sous l'inspiration de sa foi vive, il parla de la sortie d'Egypte et donna des ordres pour ses ossements. Non content d'avoir la foi pour lui, il amena les autres à croire. C'est ainsi qu'il ordonna aux Israélites de penser toujours à leur sortie

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

d'Égypte, et il n'aurait pas donné des ordres pour ses ossements, s'il n'avait été profondément convaincu du retour dans la terre promise. Ainsi, lorsque nous entendons dire que les justes se préoccupaient de leur sépulture, répondons que cette sollicitude de leur part avait un tout autre objet; car ils savaient que «la terre et tout ce qui est sur la terre appartient au Seigneur.» (Ps 23,1) C'est ce que n'ignorait pas Joseph, dont la sagesse ne se démentit jamais et qui passa toute sa vie en Égypte. Il savait qu'il pouvait, s'il l'avait voulu, retourner dans sa patrie, et que, n'y revenant pas, il n'avait pas le droit de s'en plaindre et de se montrer impatient. Mais, puisqu'il avait fait venir son père en Égypte, pourquoi ordonne-t-il que ses ossements en soient emportés ? C'est peut-être parce que Jacob avait fait la même recommandation.

2. Et les ossements de Moïse ne reposent-ils pas sur une terre étrangère ? nous ne savons même pas où sont ensevelis ceux d'Aaron, de Daniel, de Jérémie, et d'un grand nombre d'apôtres. Les tombeaux de Pierre, de Paul, de Jean et de Thomas sont connus; mais on ne sait rien de ceux des autres, qui sont nombreux. Ne nous plaignons donc point à ce sujet, n'ayons pas une telle petitesse d'esprit : peu importe où nous soyons ensevelis, «la terre et tout ce qui est sur la terre est au Seigneur.» Ce qui doit arriver arrive; se plaindre, pleurer et se lamenter à l'occasion de ceux qui ne sont plus, c'est faire preuve de pusillanimité. «C'est par la foi qu'après que Moïse fut né, son père et sa mère le cachèrent durant trois mois.» Vous voyez qu'ils attendaient l'accomplissement sur la terre de ce qui devait arriver après leur mort, et beaucoup de ces événements se réalisèrent en effet. Ceci s'adresse à ceux qui disent : Ce qu'ils n'obtinrent pas de leur vivant arriva après leur mort; mais ils ne croyaient pas qu'il dût en être ainsi. Joseph ne dit pas : Dieu ne m'a pas donné la terre promise de mon vivant, ni à mon père, ni à mon aïeul, qui furent si vertueux; comment se fait-il qu'il laisse des pervers jouir des biens qu'il leur a refusés ? Loin de faire entendre de telles paroles, il surmonta tous les obstacles par la foi. L'Apôtre a parlé d'Abel, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, tous grands hommes entourés d'admiration et de gloire. Il rend ensuite la doctrine plus consolante encore, en montrant l'exemple de personnes peu connues. Il ne serait pas étonnant de voir que nous nous montrons au-dessous des grands hommes qui ont héroïquement soutenu toutes les épreuves; mais il serait honteux pour nous de nous montrer inférieurs à des personnes ordinaires. L'Apôtre cite d'abord les parents de Moïse, gens obscurs, qui n'avaient rien au monde d'aussi précieux que leur fils. Il va plus loin ensuite, et pour rendre palpable ce qu'il y a de merveilleux dans les effets de la foi, il cite l'exemple d'une courtisane : «Par la foi, Rahab, cette femme de mauvaise vie, ayant sauvé les espions de Josué qu'elle avait reçus chez elle, ne fut point enveloppée dans la ruine des incrédules.» Il ne fait pas voir seulement la récompense de la foi, mais aussi le châtement de l'incrédulité, comme dans l'exemple de Noé.

Je crois nécessaire d'insister sur le fait des parents de Moïse. Pharaon avait ordonné de mettre à mort tous les enfants mâles des Israélites, et aucun n'échappait à cette proscription. Par conséquent, d'où put venir aux parents de Moïse la confiance qu'ils sauveraient leur fils ? De la foi. Mais de quelle foi ? «Voyant, est-il dit, la beauté de cet enfant.» La vue seule du nouveau-né leur inspira la foi. Tant, dès les premiers instants de la vie, la grâce entourait ce juste de son plus pur éclat, non par un effet de la nature, mais par l'œuvre de Dieu. Remarquez-le bien, c'est dès le premier instant après sa naissance que parut sa beauté; rien ne la ternissait. Qu'est-ce qui pouvait produire ce résultat ? Non la nature, mais la grâce de Dieu, qui suscita pareillement une fille de l'Égypte barbare pour l'aimer, pour le prendre, pour l'arracher au danger. Et cependant la foi n'avait pour ces personnes qu'un faible fondement : que croire, en effet, d'après la vue seule ? Vous, au contraire, vous croyez d'après des faits, vous avez des gages nombreux qui confirment votre foi : vous avez des exemples de foi et de patience en vous-mêmes, quand vous avez vu avec joie l'enlèvement de vos biens et les autres tribulations. Or, comme ils ont en d'abord la foi, et qu'ils se sont montrés ensuite faibles et pusillanimes, l'Apôtre leur fait voir que la foi des parents de Moïse fut persévérante : comme fut celle d'Abraham, quoique le parole de Dieu semblât combattre la parole de Dieu. «Ils ne craignirent pas l'édit du roi.» La foi des Hébreux s'était produite dans les œuvres; mais celle des parents de Moïse consistait dans une croyance pure en des événements à venir. Il n'y a encore ici rien de Moïse. Plus tard, il est lui-même un exemple qui convient aux Hébreux, et qui est plus grand que celui de ses parents. «C'est par la foi que Moïse, devenu grand, renonça à être appelé le fils de la fille de Pharaon, aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir du plaisir passager du péché, et jugeant que l'opprobre de Jésus Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Égypte, parce qu'il considérait la récompense.» Paul semble leur dire : Nul de vous n'a quitté une cour magnifique et de si grands trésors, ni

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

dédaigné le titre de fils, de roi qu'il pouvait porter, comme le fit Moïse. Et pour marquer qu'il n'agit pas à la légère, l'Apôtre dit : «Il renonça;» c'est-à-dire, il haït, il détesta ces choses. La cour d'Égypte ne pouvait détourner ses yeux de la céleste cour qui lui était promise.

3. Remarquez combien Paul s'exprime admirablement. Il ne dit pas : Jugeant que le ciel et les biens du ciel étaient un plus grand trésor que les richesses des Égyptiens. Mais quoi ? «L'opprobre de Jésus Christ.» Il aima mieux être couvert d'opprobre pour Jésus Christ, que jouir du terrestre repos : cette conduite avait déjà sa récompense en elle-même. «Aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu.» Vous du moins vous souffrez pour vous-mêmes; mais lui choisit de souffrir pour les autres; c'est volontairement, de grand cœur qu'il se jeta au milieu des plus grands périls, alors qu'il aurait pu, en aimant filialement la fille de Pharaon, passer sa vie dans les délices. Il renonça «au plaisir passager du péché.» Ne pas être affligé avec ses frères est donc un péché : Moïse le croyait. Puisqu'il croyait que c'est un péché de n'être pas affligé de bon cœur avec ses frères, l'affliction où il se jeta en quittant la cour du roi, est donc un grand bien. Il agissait ainsi, parce qu'il prévoyait de grands événements à venir; de là les paroles de l'Apôtre : «Jugeant que l'opprobre de Jésus Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Égypte." Qu'est-ce que «l'opprobre de Jésus Christ ?» C'est celui que vous souffrez, celui que supporta Jésus Christ; ou encore celui que Moïse souffrit pour Jésus Christ, quand il fut outragé par le peuple à l'occasion du rocher dont il fit sortir de l'eau. «Car ce rocher était Jésus Christ.» (I Cor 10,4) Qu'est-ce que l'opprobre de Jésus Christ ? Celui que nous souffrons en rejetant les erreurs de nos pères, parce que nous affrontons les peines pour nous réfugier auprès de Dieu. Moïse supportait vraisemblablement cet opprobre quand il lui fut dit : «Est-ce que vous voulez me tuer comme vous tuâtes hier cet Égyptien ?» (Ex 2,14) L'opprobre de Jésus Christ consiste à souffrir patiemment le mal jusqu'à la mort, jusqu'au dernier soupir; c'est ainsi que notre Seigneur était affligé quand les concitoyens de ceux à qui Paul s'adressait, lui criaient, en le trainant au calvaire : «Si tu es le fils de Dieu ...» (Mt 27,40) Il souffre l'opprobre de Jésus Christ, celui qui est affligé par ses proches, par ceux qu'il a comblés de bienfaits, comme Moïse le fut par cet Israélite dont il avait été le bienfaiteur. L'Apôtre encourage ici les Hébreux en leur faisant voir les tribulations qu'avaient traversées Jésus Christ et Moïse, ces deux modèles incomparables. Mais l'opprobre est plutôt de Jésus Christ que de Moïse, parce que notre Seigneur était toujours affligé par les siens. Or, au milieu du peuple ameuté, l'un demeurait impassible, l'autre ne lança point la foudre; ils se laissaient injurier, ils se résignaient à tout. Il est vraisemblable que les auditeurs de Paul se trouvaient en butte à de semblables injures, et qu'ils désiraient d'en être récompensés; aussi leur dit-il que Jésus Christ et Moïse avaient souffert les mêmes indignités. La licence est du péché; les tribulations sont de Jésus Christ. Qu'aimez-vous donc mieux ? l'opprobre de Jésus Christ ou la licence du péché ?

«Par la foi Moïse quitta l'Égypte, sans craindre la fureur du roi; car il demeura ferme comme s'il eût vu l'Invisible." Il ne craignit pas, disons-nous ? mais l'Écriture nous apprend que Moïse, en l'entendant, eut peur, qu'il chercha le salut dans la fuite, qu'il se cacha pour fuir, et qu'il était encore ensuite dans la crainte. Remarquez bien que ces mots : «Sans craindre la fureur du roi» doivent s'appliquer au retour postérieur de Moïse. La peur lui aurait conseillé de ne pas braver de nouveau la colère du roi, de ne pas tenter l'aventure; puisqu'il osa revenir en sa présence, c'était prouver qu'il s'en remettait entièrement au secours de Dieu. Il ne se dit pas : Puisqu'on me recherche avec soin, j'aurai garde de me livrer à eux. Il montra donc sa foi en retournant après avoir fui. Mais, direz-vous, que ne restait-il d'abord ? Pour ne pas se jeter dans un danger qu'il prévoyait. Se jeter au milieu des périls avec cette pensée : Je verrai si Dieu me sauvera, serait l'acte d'un homme qui tente la Providence. Le démon dit aussi à notre Seigneur : «Jette-toi en bas.» C'est donc servir le démon que de se jeter inconsidérément au milieu des dangers pour voir si Dieu nous sauvera. Moïse ne pouvait plus défendre les Israélites qui payaient ses bienfaits par l'ingratitude : rester plus longtemps eût été de la sottise et de la folie. Toutes ces choses se firent, «parce qu'il demeura ferme comme s'il eût vu l'Invisible." Si donc nous voyons toujours Dieu avec les yeux de l'esprit, si notre pensée nous le rappelle sans cesse, tout nous sera facile, supportable; nous souffrirons tout aisément, nous surmonterons tous les obstacles. La vue d'un ami, ou plutôt son seul souvenir, qui nous charme, élève notre âme, grandit notre cœur, et nous fait tout supporter sans peine. Quand donc l'homme, qui vit toujours avec le souvenir de celui qui a daigné vraiment nous aimer, sentira-t-il l'affliction ? quand pourrait-il craindre ? quand serait-t-il faible et timide ? Jamais. Tout nous paraît difficile, parce que nous ne nous souvenons pas de Dieu comme il convient, parce qu'il n'est pas l'objet constant de nos pensées. A bon droit il peut nous dire : Vous m'avez oublié, je vous oublierai à mon tour. Notre malheur a une double cause : nous

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

l'oublions et il nous oublie. Quoique ces deux choses soient inséparables l'une de l'autre, ce sont néanmoins deux choses. C'est un grand bien que Dieu se souvienne de nous, un grand bien que nous nous souvenions de lui. Le souvenir que nous avons de Dieu nous fait choisir la vertu; celui qu'il a de nous fait que nous acquérons la perfection et que nous arrivons à notre fin. Aussi le prophète dit-il : «Je me souviendrai de vous étant sur la terre du Jourdain et sur la colline d'Hermon.» (Ps 41,7) Ainsi parle le peuple captif à Babylone : «Je me souviendrai de vous.»

4. Et nous aussi, captifs dans une autre Babylone, répétons ces paroles. Nous ne sommes pas assis au milieu de nos vainqueurs, mais nous sommes entourés d'ennemis. Des Juifs, les uns sentaient tout le poids de la captivité, d'autres ne le sentaient pas, tels que Daniel et les trois enfants : ceux-ci, bien que captifs, étaient supérieurs au roi lui-même qui les avait amenés en captivité dans ce pays; le roi lui-même reconnaissait cette supériorité. Voyez-vous quelle admirable chose est la vertu ? Ils étaient ses captifs, et il les respectait comme ses maîtres. C'est donc lui, plutôt qu'eux, qui était captif. Il y aurait eu lieu de s'étonner bien moins s'il était venu leur rendre hommage dans leur patrie, ou s'ils avaient été rois eux-mêmes : ce qui est admirable, c'est qu'après les avoir vaincus et pendant qu'ils étaient ses captifs, il ne rougit pas de s'incliner devant eux et de leur faire une oblation. Le voyez-vous ? les choses de Dieu sont réellement admirables, celles de la terre ne sont qu'une vaine ombre. Il ne savait donc pas qu'il aimait ses maîtres, ni qu'il les adorait, après les avoir fait jeter dans la fournaise ardente, qui fut pour eux comme un songe. Craignons Dieu, mes frères, craignons-le : quoique nous soyons captifs, nous serons distingués entre tous. Avec la crainte de Dieu, rien n'est une affliction, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la captivité, ni l'esclavage, rien en un mot; mais ces maux eux-mêmes nous procureront les biens contraires. Ils étaient captifs, et le roi les adora : Paul élevait des tabernacles, et on voulut lui offrir des sacrifices comme à Dieu. Ici surgit une question : pourquoi les apôtres empêchèrent-ils ces sacrifices, déchirèrent-ils leurs vêtements, s'opposant à ce projet et s'écriant avec des larmes : «Qu'allez-vous faire ? Nous sommes mortels et hommes comme vous;» (Ac 14,14) tandis que Daniel ne fit rien de semblable. Lui aussi cependant était humble et rapportait sa gloire à Dieu, non moins que les apôtres : les preuves abondent à cet égard. La plus éclatante de toutes, c'est que Dieu le chérissait, et ne l'eût pas sans doute laissé vivre s'il s'était arrogé un honneur qui n'est dû qu'à lui; combien moins encore aurait-il permis qu'il jouit d'une grande considération ? En outre, le prophète lui-même disait avec une grande franchise : «Ce secret, ô roi; m'a été révélé, non par une sagesse qui est en moi.» (Dan 2,30) Enfin, c'est pour Dieu que Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, et lorsque le prophète lui apporta de la nourriture, il s'écria : «Seigneur, vous vous êtes souvenu de moi;» (Ibid., 14,37) tant il était humble et contrit.

Il était dans la fosse pour l'amour de Dieu, et il ne se croyait pas digne que Dieu se souvint de lui et l'exaucât. Et nous qui avons osé commettre des péchés exécrables, sans nombre, et qui sommes la perversité même, si nous ne sommes pas exaucés dès la première prière, nous nous éloignons. Vraiment, entre ces justes et nous, il y a une distance aussi grande qu'entre le ciel et la terre, et plus grande encore. Il est donc vrai, après tant de belles actions, après le miracle de la fosse aux lions, Daniel avait encore une telle humilité ? Assurément, et, quoi que nous ayons fait, «nous sommes des serviteurs inutiles.» (Lc 17,10) C'est ainsi qu'il accomplit, longtemps avant, le précepte évangélique, et qu'il reconnut son propre néant. «Seigneur, disait-il, vous vous êtes souvenu de moi.» J'insiste : remarquez combien ce cri est plein d'humilité. De même les trois enfants s'écriaient : «Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité,» (Dan 3,29) et montraient en toute circonstance leur humilité. Daniel avait des occasions sans nombre de s'élever; mais il savait que toutes ces occasions lui arrivaient parce qu'il ne s'élevait pas, et il dédaigna les trésors. Il n'était pas admiré par tous les hommes et dans tout l'univers seulement parce que le roi s'était prosterné devant lui et lui avait sacrifié, mais parce qu'il rendait hommage au Dieu qui était honoré comme Dieu dans tous les lieux de la terre; car ce Dieu commandait au monde entier. C'est ce que montre évidemment cette parole de Jérémie : «Celui qui se revêt de la terre comme d'un manteau;» et cette autre parole : «J'ai donné cette terre à Nabuchodonosor, mon serviteur.» (Jer 27,6) Les écrits de Daniel prouvent en outre qu'il ne jouissait pas de l'admiration de tous seulement là où il habitait, mais en tout lieu, et qu'il était plus en honneur que si les autres nations l'avaient vu au milieu d'elles; quoiqu'il ait proclamé dans ces mêmes écrits sa servitude et les miracles faits en sa faveur. Cette admiration lui venait de la sagesse. Il est dit : «Es-tu plus sage que Daniel ?» (Ez 28,3) Malgré toutes ces merveilles, il était aussi humble que si sa vie eût été due mille fois au Seigneur.

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

5. Comment donc, puisque telle était son humilité, ne repoussa-t-il pas l'adoration du roi et l'encens qu'il lui offrait ? Je n'en dirai rien; je me contente de poser la question et vous laisser le soin d'y répondre, afin d'exercer votre intelligence. Mais je vous engage à ne rien entreprendre que pénétrés de la crainte de Dieu. Nous obtiendrons certainement les biens d'ici-bas, si nous recherchons uniquement ceux de l'autre vie. D'ailleurs, la conduite de Daniel était évidemment exempte de tout orgueil; la preuve en est dans cette parole au roi : «Que vos dons soient pour vous.» (Dan 5,17) Ici surgit une nouvelle question : D'où vient qu'il ne conforma point ses actes à ses paroles, qu'il accepta l'honneur offert et porta le collier d'or ? Hérode, après que le peuple se fut écrié : «C'est la voix d'un Dieu, et non pas d'un homme,» (Ac 12, 22) s'étant arrogé la gloire qui n'est due qu'à Dieu, vit son corps se rompre et ses entrailles en sortir dévorées par les vers; or, Daniel ne s'attribua pas seulement des paroles, mais des honneurs dus à Dieu seul. Il est nécessaire d'éclaircir ce point. Dans un cas, il y avait idolâtrie flagrante, et rien de pareil dans l'autre. Comment ? L'honneur fait à Daniel remontait à Dieu, puisque le prophète avait dit tout d'abord : «Ce secret m'a été révélé, non par une sagesse qui est en moi.» En outre, on ne voit pas qu'il lui soit fait des sacrifices; Nabuchodonosor dit bien qu'on devra lui en faire, mais rien ne prouve que cet ordre ait été exécuté. Pour les apôtres, au contraire, le peuple amena des taureaux qu'on voulait leur immoler, et il appelait l'un Jupiter, l'autre Mercure. Daniel accepta le collier comme un moyen de notoriété. – Mais pourquoi ne dit-on pas qu'il se soit opposé à ce que les sacrifices lui fussent offerts ? Les apôtres n'agirent pas ainsi : ils se révoltèrent contre un tel projet et en défendirent l'exécution; le prophète aurait dû manifester la même réprobation. – Dans une circonstance il s'agit de tout le peuple, quand dans l'autre il ne s'agit que d'un despote. Daniel ne détourna point ce dernier de son projet, parce que, je l'ai déjà dit, les sacrifices ordonnés, loin de nuire à la cause de Dieu, propageaient au contraire sa connaissance. Comment ? C'est pour rendre gloire à Dieu que Nabuchodonosor donna un tel ordre, le proclamant le Dieu des dieux : il ne lui ravissait donc pas l'honneur qui lui est dû : tandis que le peuple pensait que les apôtres étaient des dieux; et ceux-ci s'opposaient à cette croyance. D'ailleurs, si Nabuchodonosor fit une oblation à Daniel, ce fut après l'avoir adoré, et nous savons qu'il ne l'adora pas en tant que Dieu, mais en tant qu'homme sage. En outre, il n'est pas certain que le roi ait offert un sacrifice au prophète, et, s'il le fit, Daniel ne l'accepta pas. -- Mais que penser de ce que Nabuchodonosor l'appela Baltasar, selon le nom même de son Dieu ? – Que les Babyloniens respectaient bien peu leurs dieux, puisque Daniel captif était ainsi appelé par un roi qui leur avait ordonné d'adorer les idoles les plus diverses, et qui adorait lui-même un dragon. Le paganisme de Babylone était plus ridicule encore que celui des habitants de Lystra. Le prophète aurait donc été imprudent en récriminant dès l'abord sur ce point. Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette matière : bornons néanmoins ici cet entretien. Si nous voulons acquérir tous les biens, recherchons uniquement ceux qui ont Dieu pour objet. Les hommes qui s'attachent aux choses de la terre, perdent celles-ci et celles du ciel; ceux qui s'appliquent aux choses de Dieu, obtiennent les unes et les autres. N'ambitionnons donc point les biens du monde, mais les biens du ciel; nous parviendrons ainsi à l'héritage promis en notre Seigneur Jésus Christ à qui gloire et honneur aux siècles des siècles. Amen.